

# Poètes du piano

Grâce à deux livres et un récital, trois pianistes-poètes nous parlent: Horowitz le foudroyant, François le nocturne et Antonioli l'intègre

Il y a mille et une façons d'être poète au piano. Mais pour chaque pianiste, il n'y a qu'une authenticité qui puisse lui permettre de servir les compositeurs à l'aune de sa propre sensibilité. Malheureusement, les « carrières » sont de grandes dévoreuses d'authenticité !

PAR

Pierre GORJAT

Ces propos un rien désabusés nous sont inspirés par la lecture de deux biographies récemment parues et consacrées à Wladimir Horowitz et Samson François. Leurs auteurs, Glenn Plaskin et Jérôme Spycet, ne peuvent être suspectés d'avoir doré la pilule : la fatuité et le sens des affaires d'un pianiste ne nous sont pas plus cachés que les frivolités dépendantes de l'autre. Et l'on n'hésite pas à nus montrer ces stars dans le creux de leurs vagues, sur le plan psychique, sentimental et artistique.

Nous n'allons pas ici « re-raconter » ces biographies : elles se lisent d'ailleurs comme des romans ! Celle de François, « Scarbo », est ainsi présentée comme « Le roman de Samson François »... Contentons-nous de glaner quelques phrases significatives, en précisant qu'on détient là deux documents quasi définitifs pour la connaissance de ces deux artistes si différents : l'un, surhumain mais agaçant, l'autre trop humain mais attachant.

« Ce que je voulais, c'était chanter au piano », disait Horowitz, dont l'un des professeurs, Tarnowsky, estimait qu'il fallait s'attaquer aux problèmes de technique pianistique en les extrayant de la musique même plutôt que par le biais d'exercices pédants comme ceux de Clementi ou Czerny (propos à méditer pour nos actuels professeurs de piano !).

Lorsque Horowitz joue « Oiseaux tristes » et « Jeux d'eau », de Ravel, en 1923 à Paris, un petit homme vient vers lui : « Bravo ! Vous jouez très bien. Mais nous, nous jouons ça de façon plus impressionniste, ici ; vous, vous le jouez, comme du Liszt. Mais je crois que c'est vous qui avez raison. Ravi de vous connaître ! ». Le petit monsieur était Ravel en personne...

## Des compliments

« Dernièrement, Horowitz s'est fait un grand nom. Il fait des octaves colossales ! Après son mariage avec la fille de Toscanini, beaucoup de gens espéraient que son jeu gagnerait en musicalité... Jusqu'à présent, cela ne s'est pas entendu. Chacun s'en console en pensant qu'il ne restera pas marié longtemps... » L'auteur de cette vacherie est un certain Rachmaninoff, en 1936, avec qui Horowitz s'entendit fort bien par la suite !



□ JEAN-FRANÇOIS ANTONIOLI  
Au niveau des plus grands.



□ WLADIMIR HOROWITZ AP-a  
Un seigneur romantique.

« Je crois à l'astrologie, et je suis de la Balance. On dit que la Balance est le signe de gens un peu narcissiques, qui aiment les compliments. Mais je crois que tous les artistes aiment les compliments ! »

A propos de compliments, voici ce qu'en dit, un jour Samson François : « Quand on vient vous faire des compliments, c'est dans les yeux, dans les expressions des visages qu'on s'aperçoit si on a donné. » Les rapports du grand pianiste français avec la critique musicale furent en dents de scie, comme ses propres prestations, terri-

blement tributaires d'une vie de bâton de chaise...

Voici, à cet égard, un échantillon de son caractère narcissique et vaniteux, mais aussi sincère et lucide : « Si la critique est mauvaise, j'en tiens compte. Si elle est bonne mais qu'il n'y a pas le mot « génie », ça ne m'intéresse pas. »

Si le livre de Spycet nous restitue sans fard les aspects « mauvais génie » du grand Samson, son « bon génie » nous est en partie préservé par les disques (surtout dans Debussy, Ravel et Chopin). Glenn Plaskin, lui, si exhaustif dans ses détails biographi-



□ SAMSON FRANÇOIS LM-a  
Un flambeur inspiré.

ques, ne donne pas de discographie : bizarre...

## Piano-vérité

Inscrire le nom du jeune pianiste lausannois Jean-François Antonioli dans une chronique qui a évoqué des monstres sacrés comme Horowitz ou Samson François peut sembler incongru. Mais pour tous ceux qui ont entendu le récital donné mardi dernier à la salle Paderewski, il n'y a là rien de choquant, bien au contraire. En effet, si Antonioli n'a pas les fulgurances extraverties de l'un, ni les extravagances introverties de l'autre, il possède une qualité primordiale que les deux stars précitées ont rarement développée : l'effacement de l'égo derrière la plénitude de l'œuvre, en une rayonnante intégrité.

Non pas dans un respect académique de la lettre qui tue l'esprit, ni dans une neutralité impersonnelle, mais dans une véritable pénétration de l'œuvre, intelligemment engagée.

Les « Quatre Ballades » op. 10 de Brahms sont comme sorties d'un mystérieux écrivain : dès les premières notes, on avait déjà tout le fameux velours brahmien, qui échappe à tant de doigts plus prestigieux. Une généreuse main gauche, un médium très coloré, des aigus diaphanes et cristallins, au service de véritables balancements de l'âme, d'une spiritualité à la fois pulpeuse et désincarnée, de contemplations intemporelles.

## Un enchantement

Dans les hugoliennes « Funérailles » de Liszt, on déguste les harmonies sépulcrales et extatiques ou les déferlements solennels avec un égal plaisir. Et le deuxième Livre des « Préludes » de Debussy (1913), enfin donné en version intégrale, nous emmène, de ses « Brouillards » initiaux à ses « Feux d'artifice » finals (où rôde, transfiguré et... intériorisé, le thème de « La Marseillaise » !), dans une forêt de Brocéliande, où la gracile volubilité des « Fées qui sont d'exquises danseuses » voisine avec les excentricités d'un « Général Lavigne », et la ténébreuse et ibérique « Puerta del Vino » avec les sophistications hiératiques de « La terrasse des audiences du clair de lune » (sic !)

Un enchantement de tous les instants, où les fourmillements électrisants alternent avec les plus nobles pastels. Méorable !

P. Gt

□ « Wladimir Horowitz ». Ed. Buchet/Chastel, 1985. « Scarbo », le roman de Samson François ». Ed. Van de Velde/Payot, 1985.